

Le rassemblement anti-atomique de Sceaux

La manifestation de Sceaux du 26 avril prit une grande importance du fait d'une mobilisation impressionnante de forces. Venues de toutes les régions de France, des délégations de toutes les organisations étaient présentes ; les syndicats d'enseignants avaient une large représentation, le P.C.F. avait mobilisé le gros de ses forces parisiennes ; le Mouvement de la Paix et le M.C.A.A. étaient là.

L'ambiance de ce rassemblement, par la forte participation de délégations provinciales, par son caractère unitaire, ne pouvait pas manquer d'être stimulante pour chacun ; mais cet effet stimulant n'a pas atteint les larges masses. En effet, le 26 avril, il y avait des instituteurs, des professeurs, des fonctionnaires, des cadres et des techniciens, mais les couches les plus défavorisées du prolétariat n'y étaient que faiblement représentées ; il serait absurde de confondre l'ensemble de la classe ouvrière avec la délégation des mineurs de Montceau-les-Mines ; il y avait aussi des militants ouvriers mais les larges masses n'y étaient pas.

Contre la force de frappe, pour la signature des accords de Moscou, pour la paix générale, tels furent les mots d'ordre principaux le 26 avril. Ces mots d'ordre limitèrent l'action à un pacifisme implorant qui ne saurait émouvoir le gouvernement gaulliste. « Préserver la paix, garantir l'avenir est un devoir qu'il nous faut résoudre ensemble sous peine de mourir ensemble », devait dire le pasteur Rognon au nom du Mouvement de la Paix, et c'est un « Vive la Paix, Vive la France » qui termine la résolution adoptée à mains levées par le rassemblement. Ainsi traitée, la politique d'armement est condamnée en terme de pacifisme petit bourgeois qui risque fort de conduire à la démobilisation de ceux qui participèrent à la manifestation de Sceaux. Le mot d'ordre de lutte contre l'armement peut être le moyen de mobiliser les larges masses à condition qu'il ne soit pas isolé du combat général de la classe ouvrière, à condition qu'il soit lié aux luttes à caractère économique des salariés.

OU VA L'ARGENT DE MOSCOU ?

À la suite de certaines assertions chinoises reproduites dans la presse occidentale, le trésorier de la IV^e Internationale a adressé la lettre qui suit au journal « Le Monde » qui n'en a cité que certains passages.

Monsieur le Directeur,

Vous avez reproduit dans le numéro du 28 avril de votre journal des extraits d'un article paru dans le Quotidien du Peuple de Pékin dans lequel il est dit entre autre :

« Cette personne [Krouchtchev, semble-t-il] est à présent de collusion avec les trotskystes dans le monde, et les paye pour faire la sale besogne de saboter la révolution. Nous sommes prêts à publier les preuves à l'appui lorsque ce sera nécessaire. »

Comme trésorier de la IV^e Internationale, j'assure que je n'ai pas reçu un centime directement ou indirectement en provenance de Moscou, et mon organisation connaît des difficultés financières d'un bout de l'année à l'autre. Je suis donc obligé de poser la question « Où est l'argent ? », et j'invite Pékin à publier sans attendre les preuves qu'on y possède et Moscou à indiquer à qui les fonds ont été remis.

Si je puis abuser de votre hospitalité, j'ajouterais que le mouvement trotskyste a été accusé avant la guerre d'avoir été subventionné par Hitler et le Mikado, et qu'il y a quelques mois une partie de la presse anglaise affirmait que Pékin avait remis de grosses sommes aux trotskystes. Dans aucun cas, les fonds mentionnés ne nous sont parvenus. Est-il donc nécessaire de rappeler que nous sommes un mouvement agissant, autant que faire se peut des révolutionnaires, au grand jour, que j'ai un bureau fort modeste, 11, rue d'Aboukir, à Paris, et qu'il est surprenant que des gouvernements par ailleurs fort avertis, emploient dans chaque cas, des intermédiaires douteux qui ne remettent pas l'argent à ceux qui en seraient, paraît-il, les destinataires.

Pierre FRANK.

HEBDOMADAIRES A VENDRE

Une des manifestations caractéristiques de la situation politique dans la France d'après-guerre est une certaine vogue des hebdomadaires de gauche, à la différence de la période d'entre les deux guerres mondiales où les organes dominants étaient les réactionnaires et fascistes Gringoire, Je suis partout. Fondé par Claude Bourdet, France Observateur avait le premier porté les couleurs d'un certain neutralisme petit bourgeois. Il avait été distancé par L'Express, lancé quelques années plus tard, financé par les fonds de la famille des Servan-Schreiber, pour soutenir le grand homme d'une forme de néo-capitalisme, Mendès-France.

La grande période de ces deux organes fut, sans contredit, celle de la guerre d'Algérie. Nul mieux que les Algériens ne sait que ces deux organes tenaient à donner des conseils de bonne volonté inopérants, à la fois à l'impérialisme déchaîné et aux Algériens cherchant à se libérer. Mais, dans ces limites, ces deux organes avaient le don de faire suffoquer les tenants de « l'Algérie française ».

La guerre d'Algérie finie, ce fut une période de difficultés pour l'un et pour l'autre. France Observateur commença à les

ressentir le plus vivement. Les trop manifestes velléités de s'adapter au gaullisme eurent pour résultat la sortie de Claude Bourdet, laquelle accentua le déclin de cet organe resté avec les seules ressources d'un Martinet. L'Express résistait mieux, les lecteurs de cet hebdomadaire étant en général moins exigeants politiquement, et l'étalage de diverses rubriques d'autres caractères jouant un rôle compensateur.

Mais la politique est là, avec sa perspective d'élection présidentielle pour 1965 qui suscita ambitions, manœuvres et... contre-manœuvres. L'Express fut l'organe de lancement de Monsieur X avant de devenir le porte-parole de fait de Defferre. Que se passa-t-il alors ? Nous entrons dans le domaine des hypothèses, mais on sait que J.-J. Servan-Schreiber cherche à vendre son magazine à Prouvost de Vichy, du Figaro, de Match, etc. La négociation est de notoriété publique, seul L'Express n'en parle pas. Quels peuvent être les calculs du polytechnicien J.-J. Servan-Schreiber ? Nous nous gardons de toute spéculation sur ce point. On sait aussi que déjà certains collaborateurs sont partis et, surtout, que Mendès-France n'a aucune sympathie pour la can-

didature Defferre. Il est possible que ses raisons « idéologiques » soient différentes de celles de Guy Mollet — il y a toutefois une bonne raison non idéologique pour tous les deux : ils ne pourraient jamais espérer être élus dans le cadre actuel de l'élection présidentielle, tandis qu'ils peuvent escompter réussir à atteindre la présidence du gouvernement, et l'un et l'autre ne sont pas prêts à être les lieutenants d'un Defferre.

Le bruit court donc que L'Express changerait de mains. Et, sur ces entrefaites, nait un autre bruit, Mendès-France serait en pourparlers pour acheter France Observateur. La nouvelle qu'on ignore rue des Pyramides s'est fait cependant entendre à Londres où un journal aussi sérieux que L'Observer la mentionne.

Qu'un épicière cherche à vendre sa boutique à un autre épicière, c'est le même sucre et le même sel qui seront vendus aux clients. Mais est-il possible d'opérer comme un vulgaire commerçant quand il s'agit de diffuser des idées auxquelles chacun de ces Messieurs se déclare si fidèle ? Ne s'indignera-t-il pas celui qui ne comprend pas ce qui relie ces champions de la démocratie au commerce petit bourgeois.

ALFRED ROSMER (1877-1964)

Le 6 mai est mort Alfred Rosmer, à l'âge de 87 ans.

Avec Rosmer disparaît un des derniers survivants d'une période, oubliée ou défigurée, du mouvement ouvrier. Il appartenait avant la guerre de 1914-1918 à cette partie du courant syndicaliste révolutionnaire qui se regroupait autour de la Vie Ouvrière dirigée par Monatte. C'était sans aucun doute l'aile la plus révolutionnaire du mouvement ouvrier français à cette époque, réagissant vigoureusement contre l'opportunisme et le parlementarisme du Parti socialiste et aussi contre des courants de scepticisme au sein de la C.G.T. de l'époque ; mais elle ne possédait aucune conception théorique solide, entre autre sur la question de l'Etat.

C'est cette aile qui fut, en France, le pivot de la résistance à l'Union sacrée en 1914 et de la lutte contre la guerre impérialiste. Dans cette lutte, Rosmer joua un rôle de premier plan, notamment aux côtés de Merrheim et de la Fédération des Métaux. Il fut un des rares partisans de Zimmerwald, ce premier essai de regroupement internationaliste contre la première guerre impérialiste.

C'est aussi dans cette lutte pour l'internationalisme prolétarien que Rosmer fit connaissance de Trotsky. De cette époque naquit une longue amitié qui se manifesta surtout dans les moments les plus difficiles.

Rosmer apporta son adhésion à la Révolution d'Octobre, fut membre du Comité de la III^e Internationale et, après la scission de Tours (fin 1920), occupa des fonctions dirigeantes dans le Parti Communiste qui venait de naître. Il fut membre du Bureau politique et il fut également élu à l'Exécutif de l'Internationale Communiste. Partisan de la tendance de gauche du Parti communiste de France, il fut, au lendemain du Congrès de Paris (1922) et du IV^e Congrès de l'Internationale communiste, chargé en fait de la direction de l'Humanité.

La crise du mouvement communiste, sa bureaucratisation qui devait culminer avec la victoire du stalinisme, l'amena un des premiers dans l'opposition, et il fut exclu du P.C. avec Monatte et Delagarde.

À partir de ce moment, il occupa une position à part, en dehors des groupes d'opposition organisés. Il collabora à la Révolution prolétarienne, sans qu'on puisse l'identifier aux positions et à l'évolution qu'a connues cette publication. En 1929, après l'expulsion de Trotsky de l'Union soviétique, et sous l'impulsion de celui-ci, il fut au centre du petit groupe qui lança la Vérité, et fut vraiment à l'origine du mouvement trotskyste en France. Mais il s'en sépara au bout d'environ dix-huit mois, et cela entraîna aussi une absence de relations avec Trot-

sky pendant plusieurs années, avant de reprendre des rapports suivis dans l'action contre les infâmes procès de Moscou. Il participa à la Commission Dewey, qui fut une sorte de contre-procès.

Pour revenir à la rupture de Rosmer avec le mouvement trotskyste organisé, la cause profonde en est à trouver dans le fait que Rosmer, si grande qu'ait été l'évolution de sa pensée du syndicalisme révolutionnaire au communisme (à la différence de ses amis de la Révolution prolétarienne, en réaction au stalinisme, il ne retourna pas aux idées d'avant 1917), il n'était pas devenu un homme de parti, d'organisation. Son domaine était le journalisme, les essais, l'histoire. Il ne pouvait se faire aux difficiles problèmes soulevés par la tentative qu'avec Trotsky, et ensuite après lui, nous poursuivons de reconstruire un mouvement vraiment communiste. Rosmer mena son travail indépendamment de nous, mais au fond dans le même sens, et ses rapports avec nous furent des plus amicaux. La IV^e Internationale n'oubliera jamais qu'elle tint son Congrès de fondation, en septembre 1938, chez Rosmer, dans sa « grange », à Périgny, aux environs de Paris.

À partir des années 30, Rosmer servit le mouvement ouvrier avant tout par des travaux littéraires. Il écrivit ses deux tomes du « Mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale » — un ouvrage d'histoire de la plus grande valeur — et, au cours des derniers mois de son existence, il travaillait à un troisième tome. Il écrivit également son « Moscou sous Lénine », rappelant ses souvenirs des séjours qu'il fit à Moscou dans les premières années de la Révolution d'Octobre. Dans ce livre remarquable, Rosmer donne, à plus de trente années de distance et avec une mémoire d'une netteté sans pareille, un tableau des efforts faits par Lénine et Trotsky pour associer et gagner au bolchevisme les meilleurs courants qui existaient dans le mouvement ouvrier mondial.

Depuis la mort de Trotsky, Rosmer avait été chargé par Natalia de la publication des œuvres de Trotsky dans les pays européens ; après une longue période où il se heurta à une incompréhension de la part des éditeurs, il avait dans les dernières années enfin vu ses efforts commencer à porter leurs fruits.

Il n'est pas possible de parler d'Alfred Rosmer sans associer sa compagne, Marguerite, qui se dépensa sans compter et qui devait être emportée très rapidement en janvier 1962, peu de jours avant que disparaisse Natalia Trotsky.

La IV^e Internationale et sa section française adressent leur dernier hommage à la mémoire du militant de la cause du prolétariat révolutionnaire que fut Alfred Rosmer.

P. F.

Un congrès extraordinaire du P.C.I.

Le Parti Communiste Internationaliste (section française de la Quatrième Internationale) a tenu un Congrès dans les premiers jours de ce mois de mai.

Nos lecteurs savent qu'il y a bientôt un an, le Congrès Mondial de Réunification de la Quatrième Internationale avait mis fin à une scission qui s'était produite dix ans auparavant, et qu'ainsi a été réalisé le rassemblement le plus ample de ceux qui se revendiquent du trotskysme dans le monde, puisque ne restent en dehors que quelques groupes comme celui de Lambert en France, celui de Healy en Angleterre et celui de Posadas en Argentine et en Uruguay.

Cette réunification s'est produite en un moment où le développement du conflit sino-soviétique a donné au trotskysme un rebondissement. Les deux géants, Soviétique et Chinois, dans les polémiques où ils se combattent furieusement, rivalisent à qui mieux mieux pour se lancer l'accusation de trotskysme et dénoncer les « trotskystes d'hier et d'aujourd'hui », présentés comme ceux qui vont tirer le profit de cette querelle.

Sur ce conflit, sur les analyses et les perspectives des deux principaux antagonistes, se sont manifestées des divergences dans la Quatrième Internationale. On en trouvera la nature et le sens dans les documents — majoritaires et minoritaires — qui ont été publiés dans le numéro de la revue Quatrième Internationale spécialement consacré à ce Congrès (1).

Après ce Congrès Mondial, la direction de la section française qui avait été élue quelques mois auparavant sur une autre base que celle des tendances qui s'opposèrent au Congrès Mondial se trouvait partagée, avec une très faible majorité en faveur du courant minoritaire dans l'Internationale. Cette situation engendra une certaine paralysie de la direction, et il fut donc unanimement décidé de tenir un Congrès extraordinaire avec comme seul point à l'ordre du jour, la crise internationale du mouvement communiste.

Les camarades Marquis, Collonges, Merlin, Duparc, défendirent le point de vue minoritaire de l'Internationale, les camarades Frank, Derval, Audran, soutinrent la position de la majorité internationale.

La discussion se poursuivit pendant près de deux mois, plusieurs bulletins intérieurs furent publiés, avec des textes des deux courants.

Le Congrès se prononça pour le texte Frank-Derval, conforme aux positions de la majorité de la Quatrième Internationale, et il a élu une direction, dans laquelle se trouvent des représentants des deux courants.

(1) Quatrième Internationale n° 19.